

AVIS AU LECTEUR

Le présent volume des « Romanica Cracoviensia » est pour la deuxième fois le fruit du travail de l'équipe composée des chercheurs des Universités de Cracovie, Lille, Lublin et Wrocław dans le cadre du programme *La traduction comme moyen de communication interculturelle*. Cette fois, le sujet de nos travaux a été « la traduction de la ville », considérée dans le sens le plus large.

La traduction *stricto sensu* est le dénominateur commun des travaux de la première partie du présent volume, indépendamment de la visée linguistique ou littéraire des articles respectifs : ce qui a intéressé les auteurs, c'est l'altérité découverte, ou mise en question, dans les textes littéraires traduits ou dans l'usage quotidien plurilingue des « mots de la ville » ; ce dernier cas est illustré notamment par les travaux de Anna Bochnakowa et Marta Wicherek.

L'article de Lydia Waleryszak met en chantier le même matériau – les « urbanonymes » – mais puisé dans les oeuvres littéraires : ce contexte nouveau, comme on a pu le vérifier, pose des défis spécifiques au traducteur.

Un autre challenge est la ville dans la traduction d'un texte spécialisé, en l'occurrence, du domaine de la sociologie, comme c'est le cas dans le texte d'Agata Śluzar-Dobrowolska.

D'autres villes qui apparaissent dans cette première partie ont un nom, ce sont d'abord les capitales Paris et Varsovie. Paris comme un espace réel, reconnaissable et caractérisé, commence à apparaître dans la prose française du XVIII^e siècle seulement, soutient Marzena Chrobak, et les premières éditions polonaises montrent les difficultés des traducteurs à nommer un espace autre dans le langage national ; l'annexion culturelle semble prédominer, mais les exceptions sont autrement intéressantes.

Paris, dans les textes de Monika Grabowska et Małgorzata Misiak, pose des problèmes qui se situent aux antipodes d'un certain réalisme des descriptions dix-huitiémistes : la ville fantastique de *L'écume des jours*, c'est bien le Paris des années 1960, mais travesti ; les traductions de nombreux jeux de mots qui font allusion aux moeurs, lieux et personnages fameux sont un vrai casse-tête pour le traducteur, qui procède généralement aux métatraductions (dans le sens d'Efim Etkind).

Paris, dans la prose futuriste de Bruno Jasiński, est un lieu corrompu, malade, sinistre : le traducteur français – serait-ce Jasiński lui-même ? – se conforme mal à cette « distortion » et semble en produire une autre, quelque peu édulcorée, suggère Małgorzata Misiak.

C'est aussi une distortion idéologique que souffre l'image de Varsovie, cette fois-ci, dans certaines traductions françaises. Dans le texte de Zły, analyse Małgorzata Tomicka, la traductrice française de l'époque procède à des coupures arbitraires, à première vue alléatoires, mais qui obéissent toutefois à une logique vicieuse : comme par hasard, disparaissent les traces du vieux Varsovie d'avant-guerre, honnête et chic, mais bour-

geois et, par là, condamnable, paraît-il – pour la traductrice, mais non pour l’auteur lui-même ! – et la hideur de la ville nouvelle, envahie par les masses de provinciaux troglodytes, est assez régulièrement atténuée.

Le même procédé d’atténuation de la laideur de l’espace mal cicatrisé et grotesque de Varsovie que décrit vingt ans après Tadeusz Konwicki, semble plus discret dans l’analyse de Maryla Laurent-Zielińska – peut-être parce que le traducteur est un « grand monsieur des lettres » – mais néanmoins visible, et les raisons en sont assez évidentes, comme le montre l’auteur de l’article.

Un autre problème que pose la traduction de Varsovie du même Tadeusz Konwicki en tchèque est éclairé dans le texte de Wojciech Soliński : deux langues et cultures très proches ne le sont pourtant pas jusqu’au point de dispenser le paratexte qui expliquerait l’altérité culturelle de la capitale polonaise aux lecteurs tchèques non avertis.

D’autres villes qui occupent les auteurs de ce volume ouvrent sur les mythes (Jérusalem, présence constante d’un des mythes fondateurs de notre culture), ou mythoïdes qui fécondent notre imaginaire littéraire : Naples, Venise, Bruges, la moderne (jadis, et aujourd’hui décadente) « ville d’eaux ».

Dans l’analyse que Urszula Dąbska-Prokop fait des traductions polonaises de *L’itinéraire de Paris à Jérusalem*, de Chateaubriand, c’est encore une manipulation qui est accusée, cette fois au niveau religieux : l’ancien traducteur semble oublier que Jérusalem, Jeruschalaim vue et décrite par l’auteur du *Génie du christianisme* n’est pas *ville sainte* que pour les chrétiens...

Dans son article consacré à la traduction polonaise de *Napoli Milionaria*, Caterina Squillace-Piwowarczyk déplore l’effacement de la riche et poignante (même pour un Italien) altérité culturelle de Naples.

Marek Tomaszewski, écrivant sur l’image de Bruges dans la traduction polonaise de *L’Oeuvre au Noir*, qu’il trouve d’ailleurs réussie (« il faut dire que le traducteur a admirablement déjoué la plupart des pièges que véhicule ce texte difficile »), remarque néanmoins à propos du rôle symbolique des couleurs sombres dans le roman de Yourcenar : « On voit bien que lorsque la traduction ne prend pas assez en compte les différences historiques, environnementales, culturelles, mais aussi ‘structurelles’, inhérentes à l’œuvre, elle peut effacer, en passant, l’essentiel à traduire. [...] Le contexte linguistique ne forme que la matière brute de l’opération de traduction littéraire. C’est le contexte des rapports entre deux cultures, deux mondes de pensée qui se trouve naturellement au centre de notre réflexion ».

Cette citation va nous servir de pont pour passer à la deuxième partie du volume. Les « dimensions historiques, environnementales, culturelles, mais aussi structurelles, inhérentes à l’œuvre » occupent justement Fernando Bravo, Bruno Donderi, Diana Kosińska-Donderi, Maurizio Mazzini, Jolanta Rachwalska von Rejchwald et Wacław Rapak dans les textes qui focalisent plus ou moins clairement la ville, qui devient parfois protagoniste, et ceci depuis les temps de Boccaccio. On peut parler ici d’une « traduction » de la ville au sens large du terme, préconisé par George Steiner. De plus, ces textes nous rappellent que l’analyse littéraire et la critique de la traduction sont des vases communicants, que l’étude de l’imaginaire (en l’occurrence, urbain) et de ses implications anthropologiques, jette un fondement solide, et nécessaire, du courant littéraire dans la traductologie.